

La philosophie et les arts face aux enjeux du climat

Introduction

Sophie Chaulaic

On R, le podcast. Bonjour à toutes et à tous, bienvenue sur *On R*, le podcast de l'Université Toulouse Jean-Jaurès qui vous propose de tout comprendre sur un sujet de recherche le temps d'un trajet en métro ou en bus. Je m'appelle Sophie Chaulaic et je suis journaliste et ensemble, nous allons donc passer douze minutes en tête-à-tête avec une chercheuse aujourd'hui.

Bonjour Aline Wiame.

Aline Wiame

Bonjour.

Sophie Chaulaic

Vous êtes philosophe, maîtresse de conférences en art et philosophie à l'Université Toulouse - Jean Jaurès, chercheuse au sein de L'équipe de Recherche sur les Rationalités Philosophiques et les Savoirs ERRAPHIS. Et vous avez été nommée par le prestigieux Institut Universitaire de France, l'IUF, qui soutient les chercheurs dont il estime exceptionnel et remarquable la qualité de leur recherche.

Vous êtes donc, comme on dit, lauréate de l'IUF pour le projet que vous menez actuellement, qui est intitulé « Résister à la sidération : apports de l'esthétique philosophique aux humanités écologiques ». Nous allons parler de notre rapport au monde tel qu'il est, c'est-à-dire bouleversé par le changement climatique et forcément bouleversant pour les humains que nous sommes.

Philosophie et écologie

Sophie Chaulaic

Aline Wiame, que vient faire justement la philosophie dans l'écologie ? Depuis quand la philosophie se mêle-t-elle d'écologie ?

Aline Wiame

Vaste question. Selon la manière dont on prend le problème, nous pourrions nous dire qu'elle s'en mêle très fréquemment, depuis les premières manifestations très fortes du réchauffement climatique sont apparues, comme les méga-feux. Mais d'une autre manière, nous pouvons dire que la philosophie a toujours eu maille à partir avec les questions d'écologie. Parce que la philosophie, c'est pas juste une discipline académique dans sa tour d'ivoire qui disserte, déconnectée du monde.

La manière dont nous représentons la nature, « Est-ce que l'homme fait partie de la nature ou est-ce qu'il est extérieur à la nature, est-ce qu'il doit la dominer ? », tout ça, ce sont des questions qui traversent tous les textes de philosophie, en tout cas de la philosophie occidentale et même au-delà, avec des réponses différentes.

Mais toutes les réflexions qu'on peut qualifier de philosophiques sont traversées par des enjeux écologiques. Depuis que les humains pensent et jugent que la pensée est importante, cela a des effets. En fait, la pensée a des vrais effets concrets. Selon que vous estimez que la nature, c'est purement inerte et c'est de la matière qui ne pense pas, vous allez pouvoir vous donner l'autorisation de la dominer, de la massacrer complètement. Pourquoi pas donc ? Les idées philosophiques ont toujours eu des effets sur notre monde tel qu'il va effectivement.

Sophie Chaulaic

Et comment nous nous le représentons, manifestement.

Aline Wiame

Exactement.

L'effet des représentations sur nos idées

Sophie Chaulaic

Les représentations, par exemple à travers les arts et l'esthétique, puisque c'est votre spécialité, sont au cœur du projet sur la sidération : est-ce que vous pouvez nous expliquer le lien ?

Aline Wiame

Ça a un lien assez direct. Il y a d'une part nos idées qui façonnent notre monde

et qui ont des effets concrets, réels, tangibles sur le monde, qui ne sont pas juste des concepts qui viennent après-coup décrire, mais qui agissent vraiment sur le monde. C'est pareil avec toutes nos représentations artistiques et para-artistiques, comme les photographies de presse... Par exemple, il y a eu des luttes d'associations écologiques, pour demander que les articles de presse sur les canicules ne soient pas illustrés par des enfants en train de s'amuser comme des petits fous dans des fontaines, mais pour marquer la gravité de ce dont nous parlons dans les canicules récentes. Et au niveau artistique aussi : les récits, les images que, selon les cas, nous consommons ou admirons ou contemplons, façonnent notre regard sur le monde.

Par exemple, nous notons un grand succès ces dernières années, voire décennies, pour le genre apocalyptique et post-apocalyptique ; ce qui m'intéresse beaucoup.

Sophie Chaulaic

Pouvez-vous nous préciser ce qu'est ce genre ? Pour ceux qui ne connaissent pas.

Aline Wiame

Ce sont tous les récits ou la représentation cinématographique, en série, en manga, ou autre, de la fin du monde : fantasmée, évidemment. Généralement, c'est une fin brutale qui arrive d'un coup. Et puis il reste quelques humains survivants. C'est le post-apocalyptique : ce qui reste après. Donc au niveau des représentations artistiques et para-artistiques, pour vous répondre sur un angle, celui du grand succès des fictions et des représentations apocalyptiques et post-apocalyptique aujourd'hui, nous voyons qu'il y a tout un travail à faire parce que cela joue sur nos imaginaires. Cela joue sur la manière dont nous allons nous engager ou non à essayer de lutter pour que ce monde-ci reste encore viable, et qu'il ne devienne pas un fantasmatique monde post-apocalyptique qui est bien trop simple par rapport aux enjeux réels extrêmement présents auxquels nous faisons face tous les jours.

Le rôle des arts et de la philosophie

Sophie Chaulaic

Il y a un mot dans l'intitulé de votre recherche qui est important, c'est « sidération ». Parce qu'évidemment, face à tout ce qui se passe au niveau climatique, nous nous sentons tous plus ou moins impuissants face aux désastres qui s'annoncent, si j'ose dire. Quel rôle peuvent jouer les arts et la

philosophie face à cette « sidération » ?

Aline Wiame

Oui, c'est effectivement le phénomène sur lequel je voulais travailler le plus. Mon hypothèse de recherche pour mon projet à l'Institut Universitaire de France, c'est vraiment que nos réactions face aux catastrophes en cours et à venir, qui constituent pour nous notre expérience vécue du réchauffement climatique, est souvent une réaction de sidération. C'est-à-dire d'incapacité à agir, d'être complètement débordé face à l'ampleur de ce qui est en train de nous arriver et d'être, soit dans un sentiment de pure impuissance, soit dans cette espèce de contemplation un peu morbide que j'évoquais tout à l'heure où on préfère désirer la fin que de mettre les mains dans le cambouis et faire face à ce qui peut être réparé et ce qui peut être fait maintenant.

Sophie Chaulaic

C'est moins compliqué.

Aline Wiame

Oui, c'est ça. C'est pour ça, cette ambiguïté de la sidération m'intéresse, le fait que nous pouvons nous y complaire. La philosophie, l'art et l'enquête, plutôt artistique, ont beaucoup à jouer. La philosophie, parce que c'est une discipline qui analyse les affects, qui analyse comment les représentations nous affectent ou nous rendent insensibles. Il y a des spécialistes de ce que nous appelons aujourd'hui les « humanités écologiques ».

Toutes les sciences humaines et sociales qui s'intéressent aux questions d'écologie étudient notre insensibilité par rapport à l'extinction de masse actuelle. Généralement, cela n'empêche pas de dormir la plupart des gens. Nous savons que nous sommes en train de vivre une extinction de masse. Cela ne nous empêche pas de dormir. Cette insensibilité n'est pas un fait naturel, c'est un construit, mais ce n'est pas un construit conscient.

Notre société, nos repères, nos catégories se sont construits de telle sorte que nous pouvons vivre en temps de désastre et de dévastation écologique. Et cela ne nous empêche pas de dormir. La philosophie, évidemment, peut intervenir dans l'enquête : comment cette insensibilité a été construite et comment y résister ? Et pareil pour les arts : les arts, c'est le lieu de la sensibilité. Il y a des formes artistiques qui participent à la sidération, qui jouent là-dessus. Certains *blockbusters*, mais pas tous, jouent sur des représentations terrifiantes de la destruction et peuvent participer à cette sidération. Il y a des films

hollywoodiens qui peuvent montrer la destruction de manière beaucoup plus fine que cela.

En art, il y a aussi cette question-là qui se joue : à quelles réactions sensibles, sur quels ressorts, telle ou telle pratique artistique vient appuyer ? Ce qui va m'intéresser dans mes recherches dans les prochaines années, ce sont les artistes chercheurs : ceux qui mènent des enquêtes écologiques sur le terrain, n'ont pas de forme préétablie, ne savent pas déjà si ça va donner lieu à un dessin, un film, un récit. Mais selon ce que leur enquête écologique donne comme résultats, ils vont inventer petit à petit des formes parfois participatives qui nous mettent au travail, qui ne nous présentent pas une image parfaite, achevée, de comment se représenter le monde, mais qui nous invitent tous à enquêter avec eux, sur ce qu'on fait avec le problème dont ils sont saisis.

Un projet mêlant enquêtes écologiques et recherche-crédation

Sophie Chaulaic

Vous m'amenez justement à la question suivante. Concrètement, comment vous travaillez justement sur ce projet ? Parce qu'il y a un volet, nous le comprenons dans ce que vous venez dire, collectif avec des artistes ; ce qui est important.

Aline Wiame

Tout à fait, et à un double niveau. D'une part, il y aura un travail avec des artistes engagés dans ce que nous appelons la recherche-crédation ; la production à la fois d'un travail de recherche sous forme d'articles scientifiques, de thèse pour ceux qui sont en doctorat, et une production artistique. L'un ne va pas sans l'autre. C'est quelque chose qu'on essaye beaucoup de mettre en avant à l'Université Toulouse Jean-Jaurès, notamment dans l'école doctorale Alpha. Il y a un séminaire structurant recherche-crédation pour valoriser cette approche-là, qui est très spécifique. Une approche qui combine l'art et la théorie : c'est les deux, l'un ne va pas sans l'autre.

Je travaille déjà avec des artistes qui sont dans ce type d'approche, et je vais continuer à le faire parce que c'est eux qui vont me donner le matériel avec lequel penser. Je vais travailler avec eux, évidemment. Certains d'entre eux sont notamment intervenus lors de la semaine d'hommage à Bruno Latour, qui a eu lieu en octobre.

Par ailleurs, mon projet comprend aussi une phase de participation citoyenne. Elle va aussi être menée avec des artistes. Il s'agira d'ateliers qui s'appellent *Où atterrir ?*, qui n'ont pas été seulement influencés, mais pensés et conçus par le philosophe et sociologue, notamment des sciences, Bruno Latour, et ses

équipes. À chaque fois, ces ateliers visent à rassembler un groupe de quinze à vingt citoyens et citoyennes qui vont enquêter sur leur terrain de vie, sur une entité qui, pour eux, est vitale mais qui est menacée sur leur terrain de vie.

Cette entité n'est pas forcément écologique au départ, ce peut être l'accès à l'eau, mais cela peut aussi être avoir du temps pour penser, pour parler de mon entité et de ma propre enquête. Cela peut être des questions d'endométriose ; nous en rencontrons souvent dans ce type d'enquête. Mais nous en arrivons toujours à des questions écologiques. Quand on commence à déplier « Pourquoi telle entité est menacée ? Pourquoi en ai-je besoin ? De quoi dépend-elle ? Qu'est-ce qui la menace ? », nous en arrivons à cartographier un territoire de vie de manière beaucoup plus nuancé et complexe. Si je vous demande à brûle pourpoint de quoi vous avez besoin pour vivre, nous nous rendons compte que nous ne savons plus, nous ne savons plus nous situer comme nous le faisons avant.

Pour reprendre un exemple de Bruno Latour. Si vous demandez à un paysan du XVII^e siècle qu'est-ce qui garantissait sa vie, il pouvait tout vous montrer du doigt. Il pouvait montrer l'eau de la rivière, le bois dans lequel on va aller récupérer justement du bois pour se chauffer, les champs qu'on est en train de cultiver pour avoir de quoi se nourrir... Aujourd'hui, ce dont on dépend pour vivre, et encore plus pour bien vivre, pour vivre des vies qui valent d'être vécues, c'est compliqué.

Là, je suis en train de vous parler dans un micro. Je ne sais absolument pas où ces composants ont été. Nous dépendons de réseaux qui sont complètement invisibles. Et le but de ces ateliers d'enquête citoyenne, c'est d'arriver à se réapproprier son territoire de vie, comprendre de quoi on dépend et savoir mieux le défendre.

Sophie Chaulaic

En connaissance de cause.

Aline Wiame

Le territoire de vie devient une zone à défendre parce qu'on sait précisément ce qui soutient ce territoire, d'où ça vient, à quoi nous tenons, à quoi nous sommes prêts à renoncer pour pouvoir vivre avec les territoires des autres aussi. Nous avons tous des entités vitales, mais encore faut-il pouvoir composer ensemble ensuite. C'est le but de ces enquêtes citoyennes qui, nous l'espérons, pourront se tenir en 2024, 2025, au Quai des savoirs. Je collabore avec des metteurs en scène, des comédiens et artistes sur ce projet. Nous demandons des subsides aussi. Cette année-ci, nous allons faire des résidences de recherche-crédation

entre nous pour mettre en place le projet.

Et là, vous voyez, justement, je parle de choses qu'on pourrait dire théoriques et techniques ; il faut apprendre à se situer, à dire de quoi on dépend, mais c'est un travail avec des artistes parce que c'est une question de sensibilité.

Pour bien répondre aux questions « De quoi dépendez-vous ? À quoi tenez-vous ? Qu'êtes-vous prêt à faire pour défendre ce à quoi vous tenez ? », il faut aussi jouer sur un mode de sensibilité. Nous avons besoin de faire appel aux outils des arts pour convertir notre regard, pour regarder les choses d'une autre manière. C'est une enquête que seule, en tant que philosophe, je ne peux pas encadrer.

C'est beaucoup plus intéressant de l'encadrer avec des artistes qui vont travailler directement au niveau de la sensibilité du corps, de la voix, de comment nous disons, comment nous mettons en corps nos problèmes et ce à quoi nous tenons.

Sophie Chaulaic

Et j'imagine qu'à partir de là, Aline Wiame, nous pourrions élaborer des solutions éclairées. Pour paraphraser Bruno Latour justement, nous pourrions peut-être « identifier les affects ». Nous pourrions redéfinir les enjeux.

Aline Wiame

C'est ça. Pour simplifier le travail de Bruno Latour, les dix dernières années de sa vie ont très clairement été dédiées aux questions écologiques et à ce que les sciences humaines et sociales et les arts pouvaient faire face aux discussions avec les sciences du vivant. Mais qu'est-ce que les arts et les sciences humaines et sociales peuvent apporter vitalemment à cet enjeu ? À ce défi qui est celui de notre temps ? Pour Bruno Latour, c'était une question d'affect.

Et même en politique, nous ne savons plus exprimer nos affects, nous sommes dans un dialogue de sourds. Mais comment exprimer, donner toute leur place aux affects politiques pour arriver à ne pas seulement être dans la contestation ou dans le désespoir face à l'inertie totale des gouvernements ? Ou dans la contestation totale qui dit « il faut renverser le système » mais tant que le système n'est renversé, nous ne faisons absolument rien ?

La réponse de Latour, c'est qu'il faut travailler sur les affects politiques, chacun à notre niveau. Finalement, l'idée, c'est de s'assembler et de faire collectif aussi. Mais un collectif qui est plus fort du fait de ne pas avoir négligé ses affects.

Recommandation de lecture

Sophie Chaulaic

Aline Wiame. Il y a une tradition sur *On R*, c'est de terminer la discussion en demandant à l'invité une référence : livre, vidéo, roman graphique, conférences, ateliers... ce que vous voulez conseiller à celles et ceux qui nous écoutent sur le sujet qu'on vient d'évoquer. Quel serait le vôtre ?

Aline Wiame

Je vais tricher un peu, en me parant de la double casquette philosophie-art. En référence, comme on a mentionné Bruno Latour, je conseillerais son petit livre *Où atterrir*, qui a été écrit avant qu'il ne mette en place le dispositif, mais qui se veut relativement grand public. Ce n'est pas à mettre entre les mains de votre petit neveu de sept ans non plus, mais c'est accessible, plus que d'autres livres de Latour et ça parle directement d'écologie et de politique, avec certaines thèses polémiques. Mais pourquoi pas ?

Et en arts, comme je parlais justement de cette ambivalence, notre fascination pour la fin du monde, je conseillerais bien le film *Melancholia* de Lars Von Trier, qui nous montre une destruction parfaite et totale du monde. Il a été le point de départ de mon projet et de ma réflexion sur le sujet, parce que j'adore ce film. Et pourtant, j'adore un film qui nous fait aimer et trouver magnifique la destruction totale du monde et l'impossibilité que quelque forme de vie continue encore.

Sophie Chaulaic

Mais c'est une vision d'un artiste.

Aline Wiame

Exactement.

Remerciements

Sophie Chaulaic

Un grand merci, Aline Wiame, d'avoir accepté notre invitation sur *On R*.

Aline Wiame

Merci à vous.

Sophie Chaulaic

On R est une production de l'Université Toulouse Jean-Jaurès portée par le Centre de Promotion de la Recherche Scientifique, le service Communication et le Pôle Production - Le Vidéographe de la Maison de l'Image et du Numérique de l'UT2J. Réalisation Cédric Peyronnet, du Pôle Production - Le Vidéographe. *On R* est diffusé sur *Miroir*, le web média de l'université, et est accessible via le site www.univ-tlse2.fr de l'université. Vous pouvez bien sûr retrouver *On R* sur les différents comptes de l'UT2J ainsi que sur les plateformes numériques.